

## Fenêtres ouvertes

(*Le matin - En dormant*)

J'entends des voix. Lueurs à travers ma paupière.  
Une cloche est en branle à l'église Saint-Pierre.  
Cris des baigneurs. Plus près ! plus loin ! non, par ici !  
Non, par là ! Les oiseaux gazouillent, Jeanne aussi.  
Georges l'appelle. Chant des coqs. Une truëlle  
Racle un toit. Des chevaux passent dans la ruelle.  
Grincement d'une faux qui coupe le gazon.  
Chocs. Rumeurs. Des couvreurs marchent sur la maison.  
Bruits du port. Sifflement des machines chauffées.  
Musique militaire arrivant par bouffées.  
Brouhaha sur le quai. Voix françaises. Merci.  
Bonjour. Adieu. Sans doute il est tard, car voici  
Que vient tout près de moi chanter mon rouge-gorge.  
Vacarme de marteaux lointains dans une forge.  
L'eau clapote. On entend haleter un steamer.  
Une mouche entre. Souffle immense de la mer.

Victor Hugo *L'Art d'être grand-père* (1877)

*Fenêtres ouvertes* est un poème monostrophique en alexandrins, extrait du recueil « L'art d'être grand-père » publié en 1877 par Victor Hugo, poète, romancier, dramaturge et homme politique français. Il s'agit d'un ample tableau sonore où le poète recompose par l'ouïe la splendeur d'un paysage matinal, à Guernesey, l'île où il avait passé l'essentiel de son exil pendant le règne de Napoléon III, et où il séjourne encore à l'occasion avec ses deux petits enfants et pupilles, Jeanne et Georges, dans sa demeure d'Hauteville House. La recomposition du paysage familial devient le prétexte à une composition musicale, sorte de « cacophonie symphonique », où Hugo met en œuvre dans la langue les

procédés de la peinture impressionniste, et où il élargit sa vision du lyrisme à une célébration du monde.

### I. Un tableau sonore

Le titre semble annoncer un tableau, mais contient dès le sous-titre un paradoxe : *en dormant*. Dès le 1<sup>er</sup> vers, la vue est éliminée : *lueurs à travers ma paupière*. C'est donc l'ouïe qui dirige l'évocation du paysage:

- Au moins une notation sonore par vers : Voix, cloche....
  - Bruits humains (*voix*, v1 et12), cris v3, *Jeanne et Georges*, v4/5, bruits d'activités humaines : une *truëlle/ racle un toit* v5/6, *grincement d'une faux* v7, *vacarme de marteaux* v15....
  - Bruits musicaux : la *cloche*, vers2, *musique militaire* v11
  - Bruits animaux, *les oiseaux gazouillent, des chevaux passent dans la ruelle, mon rouge-gorge*...
  - Bruits de la nature : *l'eau clapote, souffle immense de la mer*...
- La fenêtre constituant le cadre du tableau, on peut en constituer les différents plans :
  - Au loin, la mer, avec la plage et le port, les baigneurs, le quai, les bateaux.
  - Plus près, le bourg, avec l'église Saint Pierre (nous sommes donc à Saint Peter's port à Guernesey), la forge, la caserne, une ferme.
  - En bas, sous la fenêtre, la ruelle où passent des chevaux - le spectateur est placé dans la chambre de Hugo, d'où il entend les bruits domestiques et les couvreurs sur le toit.
- Le sujet : un monde familier

Si le poète peut si aisément dresser ce tableau, c'est qu'il s'agit d'un monde familier, un monde connu et reconnu, comme en témoigne

  - l'usage répété de l'article défini : *L'église, les oiseaux, la ruelle, la maison, le quai, l'eau, - cris des baigneurs, sifflement des machines* = article défini contracté. (non pas *cris de baigneurs ou sifflement de machines* = article indéfini). Le sentiment de familiarité culmine avec l'emploi de l'adjectif possessif pour désigner un être relevant du monde "sauvage", *mon rouge-gorge*.
  - On peut noter aussi la présence des noms propres : *Jeanne et Georges*, les enfants de son fils décédé, dont Hugo avait la charge, et dont la présence

essentielle se retrouve dans le titre du recueil, plus *l'église Saint Pierre*, la présence des *voix françaises* dans une île anglo-normande, celle de l'univers quotidien des métiers (*truelle, faux, couvreurs, forgerons, marins*), des animaux familiers : *coqs, oiseaux, chevaux, « mouche »*... Cependant l'ouïe, à la différence de la vue, reçoit les impressions en vrac, sans ordre, constituant ainsi

## II. Un univers mêlé : une "cacophonie symphonique".

- Univers mêlé :

- Mélange des bruits proches et lointains, souligné par le dialogue **sans guillemets** qui est une sorte de commentaire de la perception du poète : *plus près! Plus loin! non, par ici !/ non, par là!*
- Du précis et de l'imprécis (articles définis et indéfinis), notion que résume le mot « *rumeurs* », au cœur du poème (v 8)
- Des détails et des grands ensembles, des petits et des grands bruits : *truelle* rime avec *ruelle*, la *mouche*/ le *souffle immense de la mer* : *rouge-gorge* / *vacarme de marteaux*....
- Mélange des mondes : les objets sont animés, et sujets de verbes actifs ; la *truelle racle un toit*, le *steamer halète* comme un chien, la *faux coupe le gazon*. Inversement, *Jeanne gazouille* comme un oiseau.
- Mélange des langues : *voix françaises* sur un fond de voix anglaises
- Mélange de la narration et du dialogue : pas de guillemets v3 et v11/12, disparition de la ponctuation caractéristique, qui crée un effet de confusion pour le lecteur, en même temps qu'un indice d'interprétation.  
Cet univers sonore relève donc tout autant sinon plus de la musique que de la peinture. On peut le qualifier de « cacophonie symphonique ». (Cette expression constitue un oxymore.)

- La cacophonie :

**Cacophonie** : *Mélange de bruits, de sons discordants qui produisent un effet désagréable à l'oreille.*

Le poète mêle des sons heurtés (cf plus haut) dans une syntaxe minimale. Le vers 1 propose la première phrase nominale, et elles se multiplient par la suite dans les vers 3, 4, 5, 7, 8, 9, parfois en très grand nombre, puisque les vers 9 à 12 en enchaînent 8 successives. Au cœur du poème résonne un monosyllabe, « *chocs* », qui constitue à lui tout seul une phrase, la plus brève du poème, expressive à la fois par sa sonorité et sa brièveté, une sorte de touche sonore nette à laquelle s'oppose la phrase-mot suivante : *Rumeurs*, qui évoque des bruits mêlés, et donc l'aspect plus symphonique du tableau.

- La symphonie :

**Symphonie** : *Composition musicale, en général vaste, dont l'instrumentation, réunit toutes les familles d'instruments de l'orchestre, dans une richesse et une variété qui visent à l'harmonie de l'ensemble.*

*Par anal.:* Ensemble de sons, de bruits formant une harmonie.

Aux sons heurtés dans une syntaxe minimale que nous venons d'évoquer répondent des impressions plus nettes exprimés dans une syntaxe plus harmonieuse, en général sous forme de propositions indépendantes, sortes de petites phrases musicales : vers 2, 4, 5, 6/7, 8, 15, 16, 17, qui parfois débordent par rejet, contre-rejet ou enjambement sur le vers suivant, assurant le liant, la fluidité de certains passages : vers 6/7, et surtout vers 12/13, la seule phrase complexe du poème, qui exprime la réflexion du poète en train de se réveiller : « *sans doute il est tard, car voici/Que vient tout près de moi chanter mon rouge-gorge* », et marque la présence du poète au cœur de sa composition.

Notons aussi deux vers à sujet musical, les vers 2 et 10, (la cloche et la musique militaire), qui constituent deux alexandrins **sans césure à l'hémistiche** (à cause des [e] muets qui obligent à enchaîner les groupes de mots), donc amples et harmonieux : tous les deux sont des tétramètres quasi parfaits.

L'ensemble constitue un texte dont l'originalité profonde tient dans le rythme heurté d'un alexandrin très « moderne », bousculé, débordant, souvent suraccentué (vers 3,4, par exemple, 6 accents, ou vers 6, 5 accents etc...citer), que l'on ne peut certes pas accuser de « ronronner », associé à une omniprésence du **souffle**, qui donne au texte son unité symphonique : souffle de toutes ces *voix* humaines, animales ou mécaniques, (le *steamer halète*, la

*musique arrive par bouffées, les machines sifflent*, noter la multiplication des consonnes soufflées, **les constrictives**) qui convergent toutes vers le souffle final - d'autant plus immense qu'il suit le bourdonnement infime d'une mouche - souffle marin qui coïncide avec la puissance de la parole du poète, car ce texte, malgré l'apparente modestie de son propos, constitue aussi un art poétique, où se manifeste tout autant que dans des recueils plus ambitieux, la réflexion d'Hugo sur son art.

### III. Un art poétique impressionniste.

- Le monde par petites touches : Poursuivant la démarche entreprise par lui-même et ses amis romantiques bien des années auparavant, « J'ai disloqué /ce grand niais /d'alexandrin » [notez le trimètre, au lieu du tétramètre],

1 2 3 4 / 5 6 7 8 / 9 10 11 12

Hugo le voue désormais à restituer une vision réaliste d'un monde familier, dans un rythme qui le rend méconnaissable, et sous forme de petites touches sonores, les phrases nominales, ou les propositions indépendantes très brèves, qui juxtaposent la texture sonore des mots : « Chocs. Rumeurs. » « Une **tru**elle **ra**cle un **to**it. ». « Merci, bonjour, adieu ». « **Sou**ffle immense de **la** mer » etc...et les font vibrer réciproquement à la façon dont les peintres impressionnistes faisaient vibrer les couleurs et la lumière par la juxtaposition de touches colorées. [ NB : Hugo n'écrit pas de la poésie inspirée de la musique impressionniste, il applique à la poésie une technique de la **peinture** impressionniste.]. Il n'a donc pas de son art une vision figée ni statique, et sait l'adapter aux formes nouvelles qu'exige l'évolution du temps.

- Le poète au cœur du monde : un demiurge, un chef d'orchestre, une voix lyrique.

**Démiurge** : [*Chez les Platoniciens*] Divinité qui donne forme à l'univers

*P. anal. Créateur d'une œuvre, en général de grande envergure.*

Il ne s'agit pas cependant d'une poésie de simple restitution pittoresque d'un paysage : le poète est au cœur de son poème et de la plus longue phrase (20 syllabes, alors que la plupart des vers comportent plusieurs phrases), la plus

complexe aussi, le mot « *Moi* » est à la césure de ce qui est une sorte de monologue intérieur : le poète « endormi » reçoit, interprète et ordonne musicalement le monde. Il est l'intermédiaire entre le monde et le lecteur auquel il le transmet. A ce titre, il retrouve, même pour un sujet familier et sans dimension philosophique ou métaphysique, sa posture d'intermédiaire entre Dieu et les hommes, de prophète, de *vates*, de demiurge qui crée et célèbre le monde. Le lyrisme est alors célébration partagée d'une « multiple splendeur ».

CCL : Hugo pratiquant *L'art d'être grand-père* n'a rien d'un poète mièvre ni sclérosé. Le poème « *Fenêtres ouvertes* » célèbre à travers l'évocation du réveil une naissance du monde qui s'offre au poète, lequel le recompose par la puissance de sa parole poétique en un texte puissamment lyrique qui épouse dans sa forme, son rythme, et son chant, la beauté du monde chaque jour renouvelé.